

Saine campagne! (histoire)

Pierre Prigent

Numéro 5, février 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40408ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Prigent, P. (1977). Saine campagne! (histoire). *Lettres québécoises*, (5), 51–51.

Saine campagne!

(histoire)
par Pierre Prigent

À quatre pattes dans le tas de fumier, je cherchais des vers pour aller à la pêche. Quelquefois j'en trouvais un de la grosseur du petit doigt. Je me disais alors qu'avec celui-ci, si je ne laissais pas de chance à la barbotte d'avaler mon hameçon, je pourrais en attrapper deux ou trois sans être obligé d'appâter à nouveau. Ordinairement, je gardais ces gros lombrics pour l'heure où je mangeais. Il n'est pas intéressant de changer les vers à tout instant lorsqu'on est en train de manger. Mais il s'agit de sortir un sandwich pour qu'un poisson s'amène immédiatement et vous oblige à vous beurrer les doigts. Toujours est-il que je m'acharnais, dans le tas de fumier de M. Desjardins, à choisir les plus gros vers lorsque le vieux Lajeunesse passa et me cria:

— Es-tu en train d'emplir ta blague à tabac?

Je répondis:

— On peut rien te cacher!
puis plus bas:

— Vieux sacrement!

Il n'avait pas entendu mon juron et il continua son chemin. Personne ne l'aimait depuis qu'il avait baissé les culottes de la petite Rienlà.

Mon bocal rempli, je m'en retournais chez moi lorsque je vis surgir le chien de Rosario Lemieux. Sorti je ne sais d'où, il se dirigeait droit sur moi. Je l'accueillis à la volée. Les crocs menaçants m'avaient frôlé la gorge, mais heureusement, mes mains entouraient son cou musclé.

Son museau était effrayamment plissé et son haleine fétide m'écoeuraient. Plus je resserrais mon étreinte, plus le cri qui s'échappait de sa gorge était strident. Ce cri devint presque une plainte humaine, j'en fus un instant attendri. Comme j'allais le relâcher, il m'assena un coup de sa lourde patte. Je refermai l'étau de plus belle. Je me pris même à le frapper du poing lorsqu'il fut affaibli et que je pus le retenir au sol d'une seule main. Mais ça ne me procurait pas la sensation que j'avais eue en frappant un jour l'anglais qui m'avait dit: «Speak white». Le museau n'était pas le même. Une fois le chien groggy, je tâchai de réprimer le tremblement qui m'agitait. Je ne sais si je tremblais parce que je l'avais échappée belle ou si c'était la vue du chien, agité de spasmes, qui me troublait. Je ramassai mes vers. Plusieurs s'éloignaient déjà de la masse principale qu'ils formaient, tel les étincelles se dégageant d'un brasier. D'autres étaient entrés dans les fentes du trottoir. Les ayant presque tous récupérés, je regagnai mon domicile.

Le vieux Lajeunesse était chez nous. Il parlait constamment. À la télévision, on voyait le cheval de Troie. Le vieux myope, en le voyant, dit:

— Ça battra jamais les Black horses qu'on avait dans l'temps. Je profitai de la pause qu'il fit pour allumer sa pipe, pour glisser une remarque:

— C'est le cheval de bois que les guerriers...

— J'ai fait la guerre, moi, mon garçon. J'en ai vu d'autres.

Je me levai comme poussé par un ressort et sortis en claquant la porte. Même rendu sur la galerie, j'entendis sa voix rauque et incessante. Il racontait maintenant qu'un de ses compagnons de chambre dans l'armée n'allait se coucher que lorsqu'il était prêt à lâcher un gros pet puant et silencieux. Cet homme se couvrait jusqu'au cou, paraît-il, puis pétait. Ensuite il remuait les couvertures pour que l'odeur monte à ses narines.

Le vieux sortit. Je le regardai s'éloigner. Il se pencha, ramassa une bouteille, puis continua son chemin. «Pauvre type», me dis-je.

Le soir venait. Un coucher de soleil comme je n'en avais vu depuis longtemps. Les «oua-oua» des ouaouarons s'élevèrent. De temps à autres, une chauve-souris contournaient une colonne de la galerie, puis disparaissait comme par enchantement. Levac, mon copain, se promenait, tenant par la main mon ancienne blonde, Lucie. Passant près de la galerie, il me tapait un clin-d'oeil. Je n'avais pas envie de rire. Je n'osais bouger. Je regardais les fourmis sur le perron. Je me disais qu'en marchant tantôt, j'en écraserais peut-être une dizaine sans m'en rendre compte. C'était une raison de plus pour que je reste immobile. J'avais une hâte fébrile au lendemain. Je décidai d'aller me coucher. Je me couchais tôt en ce temps de l'année. J'allais à la pêche le lendemain matin... dès l'aube...